

Les possibilités de la connaissance humaine.

La perspective cartésienne.

35ème Congrès International ASPLF

Rabat (Maroc, 26 -29 août 2014)

Dans tous les systèmes philosophiques où le problème de la connaissance humaine se pose, il est important d'en déterminer non seulement les maxima, mais aussi les minima cognitifs. Dans une philosophie comme celle de Descartes cela relève même de nécessité car, déjà dans ses principes, celle-ci devait être un système complet, c'est à dire apportant les réponses à toutes les questions qui se posent, que l'on peut poser et qu'il faut poser, afin d'atteindre la conviction que notre connaissance est non seulement certaine, mais aussi pleine et – tant qu'elle est certaine, elle sera pleine. De plus, elle devait être une philosophie systématique et systémique, c'est-à-dire celle dont nous suivons, avec la plus grande rigueur, aussi bien les principes définis, que la voie de la pensée et la conduite cognitive, et nous faisons ce que Descartes appelait métaphoriquement élévation – pas à pas et étape par étape – d'une solide demeure, ce qui s'est en fait avéré être construction d'un système déductif dont les éléments devaient composer, logiquement et en substance, un ensemble cohérent. Est-ce déjà une indication de certains minima et maxima de la connaissance? Je ne crois pas. Il s'agit plutôt de signaler une direction de leur recherche, et plus précisément l'une des directions possibles de la recherche, celle dont la tâche prioritaire est de trouver en premier lieu ce qui constitue les principes les plus généraux et les postulats du système, ceux qui jouent le rôle de certitudes dont on n'a plus besoin ni nécessité de prouver la légitimité (sous menace de recul vers l'infini).

Dans divers travaux du philosophe il est question de différents maxima et minima de la connaissance. C'est compréhensible dans une certaine mesure - non seulement parce que ses textes touchent des problématiques diverses, mais aussi parce qu'ils ont été rédigés à des étapes différentes de la formation de sa conscience et de sa conscience de soi philosophiques, d'autant que plusieurs fois, les étapes ultérieures apportaient des ajustements (wprowadziły korekty) aux étapes précédentes. Ceci n'aide pas, bien entendu, à identifier ces maxima et

minima et à les corréler de manière à reconnaître qu'ils constituent un ensemble, complémentaire à plusieurs égards, y compris celui de la logique.

Indications dans *Règles pour la direction de l'esprit*

Dans l'un des premiers traités de Descartes, c'est-à-dire : *Règles pour la direction de l'esprit*, le philosophe compte parmi les minima cognitifs aussi bien le fait de posséder un esprit capable de connaissance fiable que de diriger cet esprit « de manière qu'il porte des jugements solides et vrais sur tous les objets qui se présentent ». Ceci est dit déjà dans le sous-titre de la première *Règle*. Tandis que le titre de la deuxième *Règle* affirme « qu'il faut nous occuper seulement des objets dont notre esprit paraît capable d'acquérir une connaissance certaine et indubitable » et, dans sa partie principale, on indique des critères de la connaissance fiable tels que l'évidence (considérée comme signe de la certitude) ainsi que la clarté (considérée comme l'un des deux – avec la distinction – signes de la vérité). De plus, on indique l'arithmétique et la géométrie comme sciences absolument certaines et vraies, il y est également donné l'explication des raisons pour lesquelles ces sciences-là possèdent ces valeurs cognitives.¹ Aussi bien les indications citées que les suivantes, contenues dans les *Règles*, semblent définir de manière claire et sans ambiguïté et à tel point qu'on peut les traiter comme complémentaires à l'ensemble et, tout au moins, les interpréter de façon à admettre comme une évidence le fait que l'objectif de la bataille intellectuelle fondamentale est d'atteindre la conscience de soi de celui qui acquiert la connaissance et la conscience de ce qui est à connaître, pour que rien ne soit omis de ce qui peut et doit être pris en compte dans la poursuite de la certitude absolue.

La situation devient plus compliquée lorsque Descartes atteint la conscience et la conscience de soi : conscience que, aussi bien lui-même que n'importe qui parti sur ce chemin, possède en effet ce pouvoir cognitif fiable qui est l'intelligence, mais c'est un pouvoir à portée limitée et, afin d'élargir sa portée, il est forcé de s'appuyer sur des facultés de l'esprit (malheureusement peu fiables) telles que l'imagination, les sens et la mémoire. C'est clairement indiqué dans le titre des *Règles XII*. La réalisation de cet état de choses - à soi-même et aux autres - conduit Descartes à désigner les minima de la connaissance tels que « considérer trois choses : d'abord ce qui se présente spontanément à nous, puis comment on

¹ Elles possèdent ces valeurs car « leur objet à elles seules est si clair et si simple qu'elles n'ont besoin de rien supposer que l'expérience puisse révoquer en doute, et qu'elles ne consistent entièrement que dans des conséquences à déduire par la voie du raisonnement. Elles sont donc les plus faciles et les plus claires de toutes les sciences, et leur objet est tel que nous le désirons... » Cf. *Œuvres de Descartes*, Paris, Garnier, s.d, p.303.

peut connaître une chose par une autre, et enfin quelles déductions on peut tirer de chaque chose. »² Cependant ensuite, il semble que l'examen de ces trois cas n'est pas aussi facile que cela semblait au début, et plus nous nous rendons compte de leur complexité, plus la situation cognitive se complique. De cette façon, Descartes montre et démontre que - paradoxalement parlant - chacun des minima indiqués par lui a un maximum dont la réalisation est souhaitable, mais au fond, impossible à atteindre pleinement.

Cela est évident dans son analyse des soi-disant « natures simples », soi-disant parce que car aucune d'entre elles n'est simple, ni en elle-même, ni ne « s'impose » au sujet connaissant de façon simple dans les aspects cognitifs qui sont essentiels pour atteindre la certitude. Ceci est dû (to wynika) d'une part à la diversité de ce qui « s'impose » à notre esprit, d'autre part à leur différenciation, en troisième lieu à partir de la diversité des relations qui existent entre elles, en quatrième lieu aux opérations de l'esprit afin de faciliter leur apprentissage, en cinquième lieu à la différence de l'expérience de ceux qui mènent ces opérations, enfin en sixième lieu, à de différentes façons de « composer » ces choses qui « s'imposent » à l'esprit.

L'analyse détaillée de la *Règle XII* effectuée par Jean-Luc Marion, l'a amené à formuler une conclusion générale sur la question des soi-disant « natures simples », avec laquelle je suis plutôt d'accord, il s'agit d'affirmer que « la nature simple a deux caractéristiques : elle n'est ni simple, ni nature ».³ Une telle définition des « natures simples » signifie - selon cet auteur - l'abandon par Descartes du « concept de prudence » développé par Aristote et soutenu plus tard par les aristotéliens et la proposition d'une nouvelle construction qui « n'est pas seulement une nouveauté terminologique, mais aussi une révolution épistémologique ». Je serais également d'accord, dans une certaine mesure, avec cette proposition. Pour la question posée dans le titre de mon analyse cela signifie - avant tout - que les minima qui sont fixés par le processus de la connaissance et la connaissance des « natures simples », empiètent considérablement (rzutuują znacząco) sur les maxima tels que la connaissance des natures

² Ibid., p.339

³ « Avant tout elle s'oppose à la « nature » à partir du moment où, au lieu de considérer les choses selon leur être ou nature, elle veut les considérer par rapport à notre état de connaissance, alors que nous considérons les choses qui correspondent à notre savoir sur elles, notre perception des choses doit différer de ce qu'elle aurait pu être si elle était juste un discours sur elles, en accord avec leur existence dans la réalité. (...) Les natures sont en fait les produits finaux de notre savoir (...) Nature simple est le terme le plus simple, mais la simplicité est épistémologique et non ontologique et n'a aucun rapport avec être ». Cf J.-L. Marion, "Cartesian metaphysics and the role of the simple natures", dans : *The Cambridge Companion Descartes* (ed. J. Cottingham, Cambridge University Press, 2005, p.115 sqq).

complexes de toutes sortes et – bien entendu – sur actions cognitives qui aboutissent à cette leur connaissance.

Indications dans le *Discours de la méthode*

Selon l'intention de Descartes, *Discours de la Méthode* devait servir d'introduction aux trois essais : *La Dioptrique*, *Les Météores*, et *La Géométrie*⁴. Cependant, la condamnation par le tribunal de l'Inquisition de l'idée héliocentrique de Galilée, soutenue (podtrzymywaną) également par Descartes dans ces trois essais, a fait que le *Discours* a été publié comme œuvre indépendante. Elle conserve toutefois des éléments du plan d'origine – entre autres dans la problématique et ses parties complémentaires. Dans chacune d'elles sont indiqués des minima et des maxima de la connaissance et l'ordre qu'ils suivent est – comme d'ailleurs dans tout système déductif – essentiel pour ce qui est ou doit être objet de la connaissance et des actions cognitives.

Déjà dans la première phrase de la première partie, on indique un minimum de la connaissance tel que le bon sens. Selon Descartes, « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux-mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont ».⁵ Le lecteur de cet essai se rend compte rapidement que le véritable art de penser n'est ni la possession de ce que tous possèdent ni le partage des opinions de tout le monde. C'est la compétence du bon usage de ce qu'on possède. Ce à quoi on trouve relativement peu de personnes capables, car capables sont seulement celles qui possèdent et appliquent la méthode de connaissance qui est « moyen d'augmenter par degrés connaissance, et de l'élever peu à peu au plus haut point ». Descartes était convaincu qu'il avait trouvé la méthode et voulait partager cette réussite de sa vie avec tous ceux qui ne l'avaient pas encore trouvée.

Dans la deuxième partie du *Discours de la méthode* Descartes revient au problème des « natures simples », et plus particulièrement au passage des natures complexes à de si simples qu'on peut être absolument sûr que rien n'a été laissé de côté de ce qui est nécessaire pour

⁴ « L'idée de rédiger cette préface est apparue dans la lettre de novembre 1635 à Huygens, conseiller de Descartes en matière des publications. (...) Les trois essais et les extraits du *Discours* sur le sujet de la circulation sanguine ont suscité de nombreux questionnements chez les lecteurs de Descartes. (...) Après la parution du *Discours*, Descartes souhaitait publier les remarques les plus importantes qu'il avait reçues, avec ses réponses, mais l'un de ses adversaires, Morin, a refusé de donner son accord pour la publication ». G. Rodis-Lewis, « Descartes'life and the developpement of his philosophy », dans : *The Cambridge Companion Descartes*, op. cit. p. 39 sqq.

⁵ *Œuvres de Descartes*, Op. cit., p. 1.

atteindre la vérité. Là aussi, il s'avère que ce passage n'est pas si simple pour qu'on puisse le réaliser en un seul acte cognitif, ou bien – ce qui revient au même – en une action cognitive. Cela est illustré par quatre (et jusqu'à quatre) « préceptes » de la méthode proposée et appliquée par le philosophe. Dans chacun de ces préceptes il y a un certain nombre de minima et de maxima cognitifs. Dans le premier on recommande « de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ». Cette recommandation semble être une sorte de minimum cognitif de sécurité. Mais, la réalisation de ce minimum requiert les maxima dont il est question dans les compléments de ce précepte où il s'agit, entre autres, « de ne comprendre *rien* de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse *aucune* occasion de le mettre en doute. » Cela nécessite d'entreprendre l'activité cognitive dont il est question dans le deuxième de ces « préceptes », c'est-à-dire « de diviser *chacune* des difficultés que j'examinais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre. », etc.

Dans la troisième partie du *Discours* il est aussi question de règles de conduite, non seulement celles de la connaissance, mais aussi plus généralement – celles de la vie, ou tout au moins celles qui offrent potentiellement la possibilité d'aboutir à un succès dans la vie tel que reconstruire la maison que l'on habite et n'est ni spécialement solide, ni spécialement confortable. On peut, bien entendu, se demander si construire une nouvelle maison ne serait une meilleure option plutôt que de transformer ou reconstruire l'ancienne. Descartes n'est pas en faveur de ce genre de maximum, mais il est partisan d'un minimum tel que la reconstruction de l'ancienne maison. Cependant pour cela, il est nécessaire ce maximum cognitif de la démolition des vieux murs (jusqu'aux fondations) et des minima comme : « fournir les matériaux », « employer les bâtisseurs ou s'exercer soi-même dans l'art de bâtir », « préparer soigneusement le projet », se procurer (*wystaranie się*) une maison d'accueil ou l'on pourrait vivre confortablement pendant que l'autre est en travaux, etc. Ceci est traité par la suite, par les indications de cette « morale provisoire » qui peut être adoptée en période d'attente lors de la reconstruction de la maison. Et bien entendu, on peut y trouver également certains minima et maxima.

Ils sont également indiqués dans la quatrième partie du *Discours*, de la même manière que dans les précédentes, c'est-à-dire dans les relations mutuellement complémentaires. Ces considérations concernent les bases de la métaphysique, mais la métaphysique à la Descartes, à savoir l'étude de la conduite qui mène à la connaissance absolument fiable et vraie. Pour

cela il faut rejeter « comme absolument faut tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute ».

Indications dans *Méditations*

D'importantes remarques supplémentaires à la nature du doute, qui est postulé et appliquée dans la pratique par Descartes se trouvaient déjà dans les premières parties *Méditations sur la philosophie première*. Le titre de la première *Méditation* pose la question: « de quoi peut-on douter ? » En y répondant, le philosophe affirme que l'on peut et l'on doit douter de tout « si je puis trouver quelque raison de douter. »⁶ Cette brève affirmation indique aussi bien un maximum (exprimé par *tout*) qu'un minimum (exprimé par l'obligation d'avoir raison de douter par celui qui recherche la vérité). La suite du raisonnement de Descartes va dans le sens des minima et des maxima successifs. Tout d'abord il apparaît le minimum de départ de se limiter de douter « des seuls principes sur lesquels était fondé tout en ce qu'il croyait jadis » ; et cela était fondé – en premier lieu sur la confiance aux sens (non valable car ils s'avéraient « parfois peu fiables et la prudence nous dit de n'accorder jamais confiance à ceux qui nous ont trompé une seule fois ») ; en deuxième lieu sur les tromperies de l'imagination (non valables non plus car elles se sont également avérées non fiables) ; enfin en troisième lieu, sur la confiance dans l'intelligence et aux opérations intellectuelles qui l'ont convaincu que les théorèmes mathématiques sont totalement certains et vrais.

À ce stade, certains maxima apparaissent dans le raisonnement de Descartes. Ils s'expriment à la fois à travers l'idée de Dieu comme « un être qui peut tout et qui m'a créé comme je suis » (c'est-à-dire de sorte que je me trompe parfois et parfois je ne me trompe pas) et l'idée d'un « je ne sais quel trompeur très-puissant et très-rusé qui emploie toute son industrie à me tromper toujours. » Considérer les moyens d'agir d'un tel esprit conduit à indiquer un minimum nécessaire qui est l'existence de moi-même – en tant que quelqu'un de potentiellement ou réellement induit en erreur par cet esprit. « Il n'y a donc point de doute que je suis, s'il me trompe tant qu'il voudra, il ne saura jamais faire que je ne sois rien tant que je penserai être quelque chose. De sorte qu'après y avoir bien pensé et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure et tenir pour constant que cette proposition : *Je*

⁶ Cf. *Œuvres de Descartes*, Op. cit., p.74.

suis, j'existe, est nécessairement vraie toutes les fois que je la prononce (wypowiadam) ou que je la conçois (pojmuje) en mon esprit. »⁷

En suivant les arguments de Descartes, il est clair que ses méditations l'ont conduit à une certaine vérité, mais c'est une vérité incomplète. Ceci est prouvé par (jest potwierdzone), entre autres, les questions qu'il pose : «Que suis-je? (à part le fait que je suis « chose qui pense, c'est-à-dire l'esprit, ou l'intellect, ou la raison»», et « Qui suis-je ? ». Cela signifie – à part tout le reste (poza wszystkim innym) – qu'à ce moment il identifie un minimum qui est un et un seul des attributs de ce que, ou de celui qui découvre apprend (tego, kto poznaje). Et tout ce qui existe réellement possède de nombreux attributs (caractéristiques constitutives) et beaucoup de modes différents (caractéristiques consécutives). La réponse à la question : combien de choses et des états de choses possèdent-ils et lesquels parmi eux doivent être identifiés pour atteindre la certitude et la vérité absolues, constitue déjà un certain maximum. Descartes tente de le mettre en œuvre en plusieurs étapes, passant progressivement de choses et des états de choses plus simples et plus proches de celui qui apprend aux plus complexes et plus éloignés.

À la lumière de la *Méditation II*, plus simple et plus proche s'avère être «la nature de l'esprit humain» plutôt que «la nature du corps». La bataille intellectuelle pour un maximum de connaissances de sa nature est effectuée pratiquement jusqu'à la fin des considérations contenues dans la *Méditation V*. La *Méditation VI* contient une indication de la possibilité de franchir la frontière entre le monde des choses de la pensée (*res cogitans*), et le monde des choses étendues (*res extensa*). Bien sûr, il s'agit de franchir intellectuellement par un intellectuel de type cartésien, c'est-à-dire quelqu'un qui a la plus grande confiance en sa propre intelligence et (éventuellement) en intelligence de ceux qui pensent et agissent exactement de la même manière que Descartes.

Indications dans les *Principes de la philosophie*

Dans *Principes de la philosophie* Descartes présente une assez large perspective de la connaissance car englobe aussi bien son propre domaine (et proche à tout autre intellectuel cartésien) des pistes de réflexion que constituent les « règles de la connaissance humaine » que ce qui lui est moins proche (mais possible à maîtriser et contrôler intellectuellement) et

⁷ « Je suis, j'existe : cela est certain, mais combien de temps ? Autant de temps que je pense ; car peut-être même qu'il se pourrait faire, si je cessais totalement de penser, que je cesserais en même temps tout à fait d'être. » (Ibid., p. 83)

qui est le domaine des « règles des choses matérielles », du « monde visible » et de la Terre.⁸ Les maxima présentés dans les « Principes » ont également leurs minima – et ceci aussi bien pour toute leur perspective cognitive que pour ses parties distinctes. Le premier des minima indiqué dans le traité est celui des limites de la connaissance de ce qui fait ou peut faire l'objet de la connaissance. Ils sont les premiers non seulement dans l'ordre d'existence (ontique et ontologique), mais aussi dans celui de l'apprentissage et de la connaissance (épistémique et épistémologique). Et puisqu'ils sont les premiers, alors, selon la tradition philosophique, ils font partie de la métaphysique et sont traités comme un « tronc » ou « colonne vertébrale » de toute la philosophie de Descartes.

Ils font partie également de ce que le philosophe appelle « nature simple » - sauf que leur compréhension dans les *Principes de la philosophie* n'est plus la même que celle des traités précédents.⁹ Ce qui confirme – au-delà de tout – la thèse présentée avant, selon laquelle, dans la philosophie de Descartes ces natures ne sont simples ni en elles-mêmes, ni dans la façon d'apparaître à un intellectuel de type cartésien. Il n'en peut pas être autrement dans une situation où l'on considère que chaque chose et chaque état des choses possède une variété de propriétés (attributs et modus) et où beaucoup d'entre elles doivent être connues afin d'assurer la certitude et la plénitude de la connaissance humaine. Dans la première partie du traité on trouve la réponse à la question : combien et pourquoi celles-ci parmi d'autres propriétés doivent-elles être connues ? On y trouve également la réponse à la question de ce que cela implique dans l'exploration et la compréhension de ces différentes propriétés ? En effet c'est associé principalement à la transition de ce qui est simple à ce qui est complexe dans l'objet de la connaissance et la transition de ce qui est clair à ce qui est distinct dans son approche cognitive.¹⁰

⁸ Dans sa lettre à l'Abbé Claude Picot, traducteur du traité du latin en français, Descartes déclare que sa philosophie contenue dans ce texte « englobe tout ce que l'esprit humain est capable de connaître » et que « c'est elle seule qui nous différencie des sauvages et des barbares ». En revanche, il explique par la suite ce que signifie le terme « tout », à savoir que: « toute la philosophie est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale,... ». Descartes, Lettre-préface des Principes de la philosophie, Paris, Flammarion, 2011, p. 22.

⁹ Ce qui est souligné également par J.L. Marion qui affirme que les *Principes* certes « maintiennent le concept des natures simples, mais en plus, ils le développent sur tout le système du savoir, à partir du point de départ métaphysique provisoire » (Cf. J.L. Marion, *Cartesian metaphysics and the role of the simplenatures*, Op. cit., p. 121.

¹⁰ « J'appelle claire l'approche qui est présente et perceptible pour un esprit attentif (...) J'appelle distincte l'approche qui, étant claire est séparée de toutes les autres et exacte, ne contient rien qui ne soit clair. (...) Ainsi peut être claire une approche qui n'est pas distincte, mais aucune n'est distincte qui ne soit pas claire ». (Ibid. p. 29)

Remarques finales

La première des observations est en rapport aux critiques de la philosophie de Descartes qui indiquaient ses « failles » internes. On compte parmi eux Thomas Hobbes, l'auteur des *Troisièmes objections faites aux Méditations* et Pierre Gassendi, l'auteur de *Cinquièmes objections*. La liste des objections soulevées est variée. En revanche ce qui les unit, c'est la conviction qu'en adoptant les hypothèses cartésiennes il n'y a pas en effet de possibilité de franchir la frontière entre l'univers des choses pensantes (*res cogitans*) et l'univers des choses étendues (*res extensis*). Les critiques ont également souligné les conséquences de cet état de choses. Selon Hobbes, l'une d'elles est l'impossibilité de prouver que « les objets extérieurs (par rapport à l'univers des choses qui pensent) existent »¹¹. Une autre conséquence serait la nécessité d'admettre que soit « l'objet apprenant et l'objet de la connaissance sont la même chose », soit que « la chose pensante est quelque chose de corporel ». En revanche Gassendi est d'avis que cette conséquence c'est l'apparition dans le système cartésien de contradictions – telles que d'une part la séparation substantielle des deux mondes et, d'autre part, leur union dans le corps humain, sans oublier que Descartes aurait déclaré une fois que « l'âme est unie au corps entier » et, une autre fois, qu'elle se trouve « seulement dans le cerveau ou seulement dans un de ses petits recoins »¹². Pour résumer, dans la lumière des idées de Descartes, l'âme humaine existe comme chose inétendue – mais en tant qu'inétendue, elle ne peut ni prendre place dans le corps humain (qui est chose étendue), ni recevoir de lui aucun stimulus, ni le contrôler ; ne peut le faire car l'âme s'est autodéterminée par l'opposition explicite et totale à tout ce qui est corporel, y compris ce qui constitue les parties les plus subtiles du corporel.

La deuxième de ces remarques concerne la question fondamentale dans la philosophie de Descartes, qui est la transition des minima aux maxima cognitifs. Elle apparaît dans diverses sections de cette philosophie et à chaque fois elle signifie marcher sur un terrain glissant et chercher des solutions alternatives qui peuvent, ne serait-ce un temps, fournir un filet de sécurité afin de ne pas confondre le vrai et le faux. Un exemple serait à la fois son apparition au moment de la reconnaissance d'un tel minimum de l'Être Suprême qui est son pouvoir illimité y compris le pouvoir de désorienter un intellectuel cartésien, et d'un tel minimum que sa pensée en général (*cogitare*). Chacun de ces minima fixe ses maxima – le premier d'entre eux étant le maximum de connaître et reconnaître tous les attributs de l'Être Suprême, tandis

¹¹ Cf. « Troisièmes objections par M. Hobbes avec les réponses de l'auteur » dans : *Œuvres de Descartes*, Op. cit., p. 152 sqq.

¹² Cf. « Cinquièmes objections par Gassendi », dans *Œuvres de Descartes*, Op. cit., p.158 sqq.

que le deuxième est la nécessité de connaître et reconnaître tous les attributs de l'être pensant et de l'être matériel (corporel). Dans les deux cas, la tâche semble être si difficile qu'on est en droit de douter de sa faisabilité de manière à être absolument certain de ne pas confondre le faux et le vrai. Elle implique en effet une tentative d'« embrasser » mentalement ce qui est infini, dans le nombre fini d'étapes du raisonnement déductif.

Descartes propose pour cette question des solutions spécifiques, à savoir effectuer avant tout un minimum qui consiste à identifier uniquement les propriétés des choses et des états des choses qui conduise à connaître juste les principes ou – ce qui revient au même – les fondements, et ensuite bâtir progressivement dessus jusqu'à un tel maximum qui est la connaissance fiable et réelle de tout ce qui existe ou peut exister. Toutefois, cela ne permet pas d'éliminer la difficulté, mais la décomposer dans le temps, la diviser en composantes et, au fur et à mesure du temps écoulé et des étapes cognitives successives, certaines questions deviennent claires et distinctes, tandis que d'autres demeurent peu claires ou au moins floues. En d'autres termes, il s'avère que la structure intellectuelle érigée par Descartes est ouverte et la seule garantie que le faux n'y accède par le « portail » entrouvert est « l'esprit pur et attentif » de l'intellectuel, le personnage principal des œuvres de Descartes. Ses critiques avaient raison de douter qu'un intellectuel soit capable de d'offrir de telles garanties. Cependant, il en est autrement si l'on prend en compte le portrait intellectuel dessiné par le philosophe d'un individu visant à atteindre la certitude totale comme un idéal ou un modèle de conduite. Parce qu'on ne peut attendre d'aucun idéal qu'il puisse se traduire entièrement en réalité, telle que nous côtoyons dans le monde réel et qui est pour nous une sorte de défi – un défi, bien entendu, non seulement cognitif.